

L'étoile noire de Digne

Nadine Gomez et Roger Zérubia. Musée Gassendi.

Les bijoux fascinent. Ces dernières années, les visiteurs du Musée des arts décoratifs de Paris ont bénéficié d'expositions sur les créations contemporaines en bijouterie issues des célèbres marques de haute couture ou de joaillerie comme Cartier, Chanel, Boucheron ou Van Cleff. La joaillerie art nouveau et art déco ont également bénéficié d'une exposition rétrospective. Un type de métier échappe à cet intérêt, celui de la bijouterie traditionnelle des régions françaises. Depuis 1992 et le travail rétrospectif de Claudette Joannis, peu de musées en province ont effectué des recherches suivies d'exposition sur le thème des bijoux vernaculaires. Ce n'est pas sans raison : considérés comme de l'artisanat d'art modeste, ces objets sont représentés en petit nombre dans les collections publiques et sont dispersés dans des établissements distincts : ethnographie, art décoratif, beaux arts.

A ce premier handicap de la dispersion géographique s'ajoute le manque d'études sur certains d'entre-eux : ils sont souvent en nombre insuffisant localement pour justifier un travail de recherche. D'autres raisons empêchent la reconnaissance d'un bijou traditionnel : dans la région provençale, la primauté du bijou arlésien soutenue par la notoriété de Frédéric Mistral, a occulté la créativité et l'ingéniosité d'autres fabricants dans ce vaste espace géographique. C'est le cas du bijou de St Vincent attaché à la ville de Digne-les Bains. Le dossier présenté ici est un extrait du catalogue d'exposition que le Musée Gassendi à Digne a consacré à celui-ci (12 juin-1er novembre 2015).

Comment et pourquoi a vu le jour à Digne au premier quart du XIXe siècle, une bijouterie traditionnelle atypique centrée sur un petit fossile noir en forme d'étoile ? Telles sont les questions auxquelles l'exposition et le catalogue qui l'accompagne ont tenté de répondre tout en faisant (re) découvrir un objet emblématique du territoire bas alpin.

L'abondance de fossiles dans les terrains aux alentours de la ville est un premier élément primordial et déclencheur. Au début du XIXe siècle, l'intérêt pour la géologie est grand et le secteur dignois très prisé par les géologues européens qui viennent en excursion. Cet engouement entraîne un intérêt des naturalistes locaux qui à leur tour publient des articles sur leurs recherches dans les revues érudites locales : la *société scientifique et littéraire des Basses-Alpes* en est un très bon exemple, à l'instar des autres sociétés savantes actives dans plusieurs régions françaises.

Cet élan de curiosité scientifique influence le cercle des érudits locaux auquel appartient un homme singulier. Poète, conseiller municipal et bijoutier de son métier, **Antoine Colomb** va élire un fossile comme motif central de son orfèvrerie. L'orfèvrerie liturgique a permis le maintien de ce corps de métier dans l'évêché dignois. Lorsque le bien-être matériel permettra à une petite élite de province de s'accorder quelques dépenses d'agrément, les bijoutiers adapteront leur savoir-faire au service de l'ornement de la vêtue de leurs concitoyens. Cet artisanat se développant, il suscitera son rayonnement sur toute la Provence.

Le succès de ce bijou nommé de plusieurs manières (*Étoile des Alpes*, *Étoile de Saint-Vincent*, *Bijou de Saint-Vincent*, *Étoile du bonheur*) perdure jusqu'au milieu du XXe siècle. Un regain d'intérêt est aujourd'hui manifeste, notamment avec la reprise récente de cet artisanat par Norbert Mille.



fig 1. Montagne de Saint Vincent ayant donné son nom au fossile. Carte postale vers 1900. Coll. particulière

De l'histoire des sciences à l'histoire naturelle, ou de la pierre étoilée au crinoïde actuel

La première description du fossile revient à deux savants provençaux. Au XVII^e siècle, les fossiles sont des pierres figurées c'est-à-dire des pierres sur lesquelles les savants voient des « figures ». Deux érudits provençaux, Peiresc et Gassendi s'interrogent particulièrement sur l'origine des fossiles. L'aixoise Peiresc entreprend une collection géologique dès 1601 et s'y consacre jusqu'à sa mort. Il a des correspondants dans toute l'Europe, avec lesquels il échange des échantillons et des idées sur l'origine des pierres et des pétrifications maritimes. Sa collection est réputée pour être une des plus belles d'Europe. Dans la section géologie de son musée, de nombreux spécimens proviennent de Digne, collectés par Pierre Gassendi pour son ami aixois. On trouve mention des « *lapis astrites* ou pierres étoilées » dès 1605, dans une lettre de Peiresc à Clusius à Leyde, lettre qui accompagne une boîte contenant diverses pierres.

De nombreux écrits témoignent de sa présence dans les cabinets de curiosités scientifiques



fig 2. Bloc à pentacrine. Coll Musée Gassendi, Digne-les-Bains

européens dès le XVII^e siècle. Sa forme étonnante en pentagramme le destinait à devenir un ornement prisé des collectionneurs intrigués par son origine énigmatique, on n'en connaissait pas encore de représentants dans la faune. En 1775, J.-C. Valmont de Bomare, en fait un long descriptif sous le nom de *Palmier marin* et dénombre plus de 26 000 vertèbres (ou entroques) pour un seul individu. Les données actuelles de la biologie de ces animaux marins sont plus modestes.

L'animal aujourd'hui est mieux connu grâce aux techniques d'investigation sous-marines. Parmi les crinoïdes (échinodermes comme les oursins et les étoiles de mer), les pentacrines - en forme d'étoile à cinq branches- existent depuis environ 200 millions d'années et sont encore abondantes dans les océans. Les pièces étoilées sont les articles dissociés du

pédoncule par lequel l'animal est attaché sur le fond marin. Le pédoncule d'une grande pentacrine peut être constitué d'une centaine d'articles étoilés, parfois plus.



fig 3. Crinoïde actuel. *Saracrinus angulatus*, mer des Célèbes, W-Pacifique, 560m (hauteur du pédoncule environ 60 cm)

Les pentacrines filtrent la nourriture dans les courants dans des lieux à l'abri de l'action de la houle permanente. Ce sont des animaux qui aiment l'obscurité et des eaux de température inférieure à 16°, voire carrément froides comme en Antarctique ou dans les abysses, à des profondeurs supérieures à 100 mètres.

Lorsque l'on observe un crinoïde actuel, on peut se représenter exactement l'animal qui vivait au fond des mers alpines.

Les raisons du choix d'Antoine Colomb

Plusieurs facteurs concordent pour faire de la pentacrine, un fossile, le « gemme » idéal pour la bijouterie dignoise en ce début du XIXe siècle.

La géologie en tant que science organisée prend son essor au XIXe siècle, et ce avec une étonnante rapidité. La première carte géologique des Basses-Alpes est éditée en 1840 ; la région dignoise est très prisée pour la complexité de sa tectonique et la variété de ses affleurements fossilifères. Une société savante y naît en 1880 et compte dans ses membres Frédéric Mistral, futur prix Nobel, et surtout Louis Dieulaufait, titulaire de la chaire de géologie à la faculté des Sciences de Marseille ce qui indique l'importance accordée à cette science par la société naissante. Cette dernière comptera dans ses membres Antoine Colomb en 1886 et prendra comme emblème la pentacrine ceinte dans la devise : « le travail fait briller ». C'est donc un fossile renommé et entouré d'un halo scientifique.

Si ce qui distingue également les pentacrines est leur forme étoilée, c'est au domaine céleste que la plupart des bijoux créés par Antoine Colomb font référence, bien que la nature marine des pentacrines soit connue des artisans.

L'autre élément facilitateur permettant le développement d'un artisanat est l'abondance de ces fossiles et la relative homogénéité de leur taille qui favorisait l'entreprise artisanale.

Les débuts de la production bijoutière dignoise restent à définir. La date de 1812, est évoquée par Lionel Bonnemère dans un ouvrage sur l'ethnographie régionale. C'est la plus ancienne référence trouvée.

Un fossile amulette

En Italie, les pierres étoilées dites *pietra stallaria* ou simplement *stallaria* forment une série d'amulettes très répandues ; elles sont en général montées en argent et on leur attribue la vertu de préserver les enfants des vers intestinaux, et d'éloigner des adultes le mauvais œil. En Angleterre (Suffolk), des fossiles d'encrines ou des oursins sont nommés *pharisee's leaves* ou « Pain de fée ». André Leroi-Gourhan, suite à la découverte dans une grotte d'un petit dépôt constitué de deux gros fossiles et d'un bloc de pyrite, en déduit que « les pierres constituent un des premiers exemples de l'intérêt des hommes pour les formes insolites, [...] c'est la première manifestation d'un sentiment assez mystérieux en présence de formes rencontrées dans la nature et particulièrement celles qui sont sorties du sein de la pierre ou de la terre. [...] Ce sentiment apparu chez l'homme de Néanderthal traverse tous les temps humains. Il est constamment lié à des idées thérapeutiques ou magiques au sens large, et l'on ferait un ouvrage entier de l'inventaire des fossiles qui dans toutes les régions du monde, ont garni la sacoche du chaman ou la boutique de l'apothicaire ».

Par sa forme étoilée, l'observateur peut « postuler que ces caractéristiques visibles sont le signe de propriétés également singulières, mais cachées » comme l'écrit Claude Levi-Strauss. La littérature ethnographique regorge de témoignages décrivant la pentacrine comme une amulette au milieu de XIXe siècle.

Déposée par les bergers des Alpes qui descendent les moutons en basse Provence après l'estive, la pentacrine intègre les collections du Museon Arlaten créé en 1899 par Frédéric Mistral, dans le département des maléfices. La forme d'étoile, provenant du ciel, protégeait des périls célestes comme la foudre, si dangereuse en montagne pour les bergers et leur troupeau.

Contrairement au talisman dont les vertus sont plus actives mais dont la forme n'est pas déterminée et qui peut donc agir à distance, le possesseur de l'amulette doit pouvoir la porter attachée à sa personne. En faire un bijou est une évidence.

Ainsi, la fonction prophylactique ou magico-religieuse du bijou double son intérêt auprès des possesseurs.

Cette fonction de symbolique peut être soulignée par la forme même du bijou : trèfle à quatre feuilles, edelweiss. C'est l'expression d'un langage caché, celui des croyances, de l'attachement aux aspects rituels magiques communs aux civilisations d'Europe.

Le bijou régional : une denrée rare

Le bijou est longtemps le privilège des puissants et il demeure prérogative aristocrate aux siècles suivants ; au Moyen Âge, le roi de France interdisait aux simples citoyens de porter pierres précieuses, perles et bijoux.

L'histoire du bijou régional débute pour les plus anciens à la fin du XVIIIe siècle et dans la seconde moitié du XIXe siècle au moment où une plus grande aisance matérielle encourage l'achat du superflu et où s'installe avec l'Empire une relative stabilité politique.

Les premiers exemples s'inspirent souvent des modèles aristocratiques tout en inventant des nouvelles formes. Leur étude est restreinte, on peine à trouver des ouvrages qui les recensent. La raison est double : la rareté des bijoux, due à la dispersion des collections suite aux héritages successifs et l'usure des pièces délicates.

La bijouterie traditionnelle utilise les métaux précieux, or et argent, mais a également recours à des matières d'origines diverses, notamment animales comme la perle, le corail, l'ivoire, le crin et les fossiles, quand elles ne sont pas d'origine humaine comme les cheveux et les dents de lait. Le corail rouge en Provence par exemple protège des maladies et en particulier des maux d'estomac, les graines d'ambre agit contre les convulsions des petits enfants.

Parmi les bijoux régionaux, le bijou provençal occupe une place importante du fait de la richesse de la région. Dans la littérature concernant les bijoux de Provence, une place prépondérante et même écrasante est accordée aux bijoux arlésiens, dont Frédéric Mistral se fera le chantre. Pourtant, quelques ouvrages, dont celui de Rémy Kerténian, témoignent du grand succès des Étoiles de Saint-Vincent dans l'ensemble du territoire provençal et même au-delà ! Aujourd'hui, il n'est pas rare de retrouver un de ces bijoux dans l'échoppe d'un brocanteur ou antiquaire, et ce dans toute la Provence, leur dissémination ayant accompagnée la migration des populations alpines vers la basse Provence.

Débuts et techniques de fabrication

A Digne, à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et jusque vers les années 1960, le travail des ateliers d'orfèvre s'était organisé autour de la production des bijoux aux pentacrines créées par Antoine Colomb.

A cette époque, les orfèvres perpétuent un savoir-faire qui remonte au moins au XVIII^{ème} siècle. Leur activité se trouvait alors soutenue par la fonction épiscopale du chef lieu chef-lieu, son personnel ecclésiastique et les diverses congrégations religieuses.

A la Révolution, les familles d'artisans sont déjà liées à la nouvelle classe bourgeoise qui émerge, propriétaires de domaines agricoles, petits industriels, et à Digne tisserands et teinturiers qui développent les premières fabriques. Dans cette période de transition deux ateliers sont présents à Digne, ceux des familles Roustan et Ricoux.

Dans le même temps, Jacques Coullon cavalier de la maréchaussée de Toulon s'installe à Digne où il se marie. C'est au cœur de la période révolutionnaire que Jean-Pierre Paul Coullon fils aîné de Jacques entre en apprentissage à l'âge de 15 ans chez l'orfèvre Antoine Ricoux installé près de l'évêché. Le 4 ventose de l'an XII de la République (24 février 1804) le jeune Colomb s'engage pour quatre ans et demi de formation sans rétribution, à la charge de son père qui paye également la somme conséquente de 18 francs, au maître artisan qui l'accueille dans son atelier. C'est en 1818 que le jeune orfèvre se marie pour la première fois. Après le décès de son épouse, il se remarie en 1821 avec Marthe Marie Ailhaud fille de teinturier. Sur ces actes il est nommé orfèvre, sans que son statut soit précisé, encore compagnon ou artisan possédant son atelier mais ses mariages successifs avec des filles de négociants ont pu l'aider à gagner son indépendance.

Les bijoux aux pentacrines, une naissance incertaine

Antoine Pierre Jacques Colomb naît le 13 juin 1826. C'est le seul fils de la famille, sa place au sein de l'atelier paternel semblait naturellement acquise, ce sera donc Antoine qui donnera aux Colomb une renommée qui dépassera le cadre dignois. Le rappel au père formateur est formalisé par la mention "Colomb fils" qu'Antoine conservera dans sa raison sociale et sur l'enseigne peinte de la façade de l'atelier de la rue de la Mairie.



fig. A. Antoine Colomb, portrait par Dubois.
Fusain sur papier, coll. musée Gassendi

Les circonstances et la date de la création de "l'étoile des Alpes" restent inconnues en l'absence d'archives familiales, une première date "1812" est citée par des folkloristes ; Lionel Bonnemère grand collectionneur de bijoux l'indique d'après des renseignements recueillis par Paul Sébillot. Dans ces circonstances il faudrait attribuer la création des bijoux à son père Jean-Pierre Paul Colomb âgé alors de 23 ans.

Le papier à l'en-tête de "Colomb fils" daté des années 1870, mentionne une participation à l'exposition universelle de Paris en 1855, mais les rapports du Jury semblent l'ignorer. Paul Arène fut également inspiré par les fameux bijoux, il publia son poème, *"lis estello negro"*, dédié à Anaïs Roumieux en 1873. Les dépôts de modèles ne nous renseignent pas plus car si au XVIIIème siècle, les dessins de modèles font l'objet de règlements particuliers aux corporations, cette protection disparaît ensuite en 1791. La loi de 1806 sur les dessins de fa-



fig 5. Portrait de femme dignoise portant des bijoux de St Vincent vers 1880. Fonds Arnaud, Coll. particulière

brique ne protège pas les modèles qui ne bénéficient d'aucune protection au XIXème siècle. Le dépôt des dessins de fabrique se fait au greffe du tribunal de commerce ou des prud'hommes. Le 20 août 1912, la préfecture se propose de déposer au Musée les modèles et dessins conservés au Greffe, parmi ceux-ci on retrouve les marques de commerce, tardives, d'Antoine Colomb "l'Etoile des Alpes" dépôt du 25 août 1879 et celle d'Edouard Turries bijoutier du 2 août 1884, probablement à "l'Etoile du Bonheur". Le jalon chronologique le plus précis est constitué par le fonds du photographe Arnaud dont les photos de dignoises portant des bijoux sont datées des années 1886-1893.

Les modèles portés montrent que le catalogue des bijoutiers dignois est établi et ne subira que peu d'évolution jusque dans le premier quart du XXème siècle.

Antoine Colomb vie sociale

La vie d'A. Colomb se situe à l'articulation d'une génération d'artisans issue du XVIIIème siècle, Ricoux, Roustan, Rochebrun, Mallet avec celle qui inspirée par ses créations, vont partager avec lui une place au début XX° siècle. La position sociale de l'homme débordait largement le cadre professionnel. Il fut élu au conseil municipal de Digne et en occupa le poste de premier adjoint durant une trentaine d'années jusqu'à sa mort en 1905. Il avait noué avec sa famille des liens étroits avec le monde culturel Dignois dignois du XIXe siècle. Son fils Baptistin fut un ami proche d'Henri Jaubert qui dessine son fils Baptistin aux Dourbes. Sa

filles Marie Thérèse épousa le musicien Jules Creste fondateur de la lyre des Alpes qui donnait ses concerts au kiosque du Pré-de-foire, ce qui explique que la lyre ait inspiré la création d'un de ses modèles de bijoux.



fig B. "Labore Coruscat" devise d'A. Colomb relevée sur une annonce commerciale. Archives communales de Digne

Soleilboeuf, derrière la préfecture. C'est également une métaphore à propos de l'homme que l'on décrivait à l'époque comme soucieux de la condition des plus nécessiteux. Ce souci Colomb pouvait l'exprimer dans son action au sein du conseil municipal, où l'on devait traiter aussi de problèmes protocolaires avec la visite à Digne du président du conseil Raymond Poincaré les 25 et 26 avril 1890. A l'occasion il fut décidé d'offrir à sa femme une parure de bijoux, la commande fut certainement passée à Colomb, comme l'indique la trace d'un règlement de 520f fait à celui-ci, dans le cadre des frais engagés pour la visite du président. Un courrier de remerciement fut adressé par la présidence à la ville de Digne à propos de ce présent. Une autre visite, celle de la flotte Russe à Toulon en 1893 a alimenté la matière de notices biographiques concernant Colomb, la ville ayant offert une "plume d'aigle" à Théodor Avellan l'amiral de cette flotte. Les délibérations du conseil municipal n'en conservent aucune trace, le présent est-il le seul fait de Colomb ? Celui-ci aurait conservé une lettre de remerciement de l'amiral, ces faits furent principalement relatés par des amis de la mouvance félibréenne dont les témoignages sont aujourd'hui perdus. Le bijou en question était-il une véritable plume comme les deux exemplaires présentés dans l'exposition ou le modèle appelé plume avec une série d'étoiles décroissantes montées sur un arc, modèle de la plume offerte à Frédéric Mistral, conservée au "muséon arlaten" ?



fig 6. Broche. Or et six pentacrines. Montage en plume d'aigle. Dimensions: 89x25. Coll. Musée Gassendi

Frédéric Mistral et Antoine Colomb

Les rapports avec Mistral vont se nouer au moment où celui-ci préparant son musée de la culture provençale à Arles, sûrement informé par Paul Arène, demande les prix et les modèles des bijoux à A. Colomb qui lui adresse en retour ces informations. Le musée arlésien conserve aujourd'hui outre deux bijoux, deux cartes échantillons, marquées au timbre de l'atelier avec des pentacrines fossiles de tailles décroissantes. Quelques années plus tard, en 1903 un courrier de Colomb informe Mistral qu'il lui a expédié le portrait commandé de "Gaspard" dessin agrandi, par un membre de l'atelier ? Les deux hommes ont pu se rencontrer à la même époque lors de la visite de Mistral à Digne, même s'il ne figure pas sur la photo prise devant la Grande Fontaine avec Paul Martin et d'autres figures du félibrige dignois.

Pour la préparation de l'exposition universelle de Paris en 1889, A Colomb est membre du comité départemental avec deux autres dignois, Paul Martin et François Siéyes important producteur de pistoles, les fameuses prunes séchées.

Pour l'exposition de 1900, le comité départemental propose Antoine Colomb " *Monsieur Colomb est un artiste qui a fait une invention en montant en bijoux un fossile appelé l'étoile des Alpes*". Monsieur Proal membre de ce même comité dans un discours du 24 août 1887 (Journal de B.A.) souligne " *personne n'ignore que d'habiles ouvriers fabriquent à Digne de beaux bijoux de belles parures montés avec des pentacrinites dites pierres de St Vincent astéries fossiles communes dans les environs de cette localité. L'écoulement de ces bijoux serait beaucoup plus grand s'ils étaient plus connus. Ils pourraient figurer honorablement dans les vitrines de l'exposition.*"

A cette occasion, le ministère des Beaux-arts avait demandé l'envoi de la peinture d'E. Martin, "le relais", dépôt de l'Etat au Musée de Digne. Etienne Martin, également conservateur du musée refusa car l'œuvre avait été exposée à Paris.

Le décès de Colomb en 1905 ne fit pas l'objet de la publication de sa nécrologie dans le Journal des Basses-Alpes comme on aurait pu le penser, mais le docteur Charles Romieu maire de Digne rendit hommage à celui qui fut un premier adjoint très écouté au sein du conseil municipal.

L'atelier "Colomb fils" est dès lors repris par sa fille Thérèse, jusqu'en 1934. La publication du catalogue de la maison paraît dater de cette période, il montre la pérennité de modèles créés depuis près de quarante ans.

Les ateliers 1880-1940

La renommée de "l'Etoile des Alpes" après les années 1870 a certainement favorisé la multiplication des ateliers d'orfèvres à Digne, pour les principaux : Antonin Vivian, Auguste Cotte, Edouard Turriès puis Ferréro avec les "ouvriers bijoutiers réunis". Les deux premiers semblent associés à leur début à l'atelier Colomb où ils furent sûrement formés.

Les recensements de la population de 1886 et 1901 désignent 15 et 18 bijoutiers ou orfèvres en activité avec une majorité de jeunes, apprentis ou ouvriers. Parallèlement il faut également intégrer certains ateliers d'horlogerie ayant une activité secondaire avec la bijouterie, Georges Ribert "à l'étoile d'or" ca. 1900, Hubert Ailhaud ca. 1910, Emile Rosan.

Aux archives départementales, le dossier sur les expositions dont celui concernant la préparation de l'exposition l'expo universelle de Paris en 1937, montre en creux la manière dont est perçu le travail des orfèvres dignois à partir des années vingt par les nouveaux acteurs économiques et culturels. En 1926 pendant la saison d'art alpin initiée par Marcel Provence "ambassadeur" des métiers d'art et des traditions provençales, aucune place n'est faite aux bijoux de St-Vincent, malgré l'intérêt que Mistral leur portait. A cette époque est créée l'association *la Haute-Provence au travail* qui valorise les artisans du département en proposant des expositions présentant de nombreux corps de métiers où l'on va retrouver les

fondateurs d'entreprises qui vont prospérer jusqu'à ces dernières années. Ce sont principalement des entreprises du bâtiment ou de l'industrie, pour Digne Arnaud et Couillet les serruriers, l'ébéniste Sicard, les marbriers Moussu et Blanc.

Malgré cela en 1937, dans la liste des produits acceptés à concourir pour l'exposition sont mentionnés les "bijoux des Alpes". En 1938 le seul bijoutier inscrit est Georges Ribert de la rue de l'Hubac, mais comme graveur il présente une plaque décorative.

Edouard Turriès

Né à Thoard le 25 mai 1857. Dans la nouvelle génération des bijoutiers dignois, il semble être l'un des rares artisans issu d'une famille dotée d'une certaine aisance, son père chez lequel il vit en 1881 est désigné comme propriétaire et demeure sur le boulevard Gassendi. Le recensement militaire des jeunes de la classe 1877 établi l'année suivante, le désigne comme orfèvre domicilié à Digne. Nous ne possédons aucun élément pour préciser les conditions de



fig 7. Broche de l'atelier Turriès. Argent de pentacrines. Coll. Musée Gassendi

son apprentissage, mais il déposera sa marque au greffe du tribunal de commerce le 2 août 1884 probablement "l'étoile du bonheur"

En quelques années la maison Turriès prend une place importante sur le marché dignois et se développe en ouvrant des succursales comme indiqué par le Dictionnaire biographique des Basses-Alpes vers 1905. "*Fabricant bijoutier à Digne, avec succursale à Sisteron et Gap. Ancien conseiller municipal, M. Turriès a créé un genre de bague en argent très apprécié et divers objets d'art d'un goût supérieur.*"

Son mariage en 1893 avec Marthe Ravel de Mézel, fille de propriétaires et commerçants conforte un peu plus sa position dans le milieu bourgeois. Comme Antoine Colomb il est élu conseiller municipal à Digne.

L'atelier Turriès ayant fonctionné sur une longue période au même emplacement à Digne, avait conservé une partie importante de son matériel, avant sa cession par les derniers héritiers en 1970. Il fut déposé au musée Gassendi par M. Commeiras, le nouveau bijoutier.



fig C. Presse à balancier pour le décolletage du métal laminé, elle utilise ici des matrices en forme d'étoile. Dépôt Commeiras au musée Gassendi

La pièce maîtresse de ce fonds est la presse qui servait au décolletage du métal en utilisant diverses matrices dont celles pour la fabrication des étoiles. Plusieurs de ces matrices portent le poinçon ET de l'atelier. On trouve également dans ce lot d'outillage, divers tas en acier servant à estamper des formes de bases qui sont ensuite assemblées. Le musée conservait déjà le panneau catalogue affiché dans l'ancienne boutique. Ce document exceptionnel présente les principaux modèles de bijoux aux pentacrines proposés par Edouard Turriès.

Technique de fabrication des bijoux

La structure pentagonale régulière des fossiles de pentacrines, a permis aux orfèvres d'organiser la fabrication autour de cette forme de base qu'ils pouvaient assembler en fonction des divers modèles proposés.

Ce premier élément qui enchâsse le fossile pouvait être réalisé de trois manières différentes : par assemblage de métal laminé découpé et soudé, par la fonte du métal coulé dans un moule et par estampage sur une forme. Ces modes sont adaptés en fonction des types de modèles. La première méthode est la plus employée lorsque l'on veut réaliser des pièces dont l'élégance dépend de la finesse du métal et des assemblages, telle les comètes, les croix, les broches. Cette technique nécessite de découper la forme de l'étoile dans le métal laminé à l'aide d'une matrice grâce à la presse à balancier. Celle de l'atelier Turriès possédait encore dans ces accessoires ces diverses matrices portant le poinçon E.T.

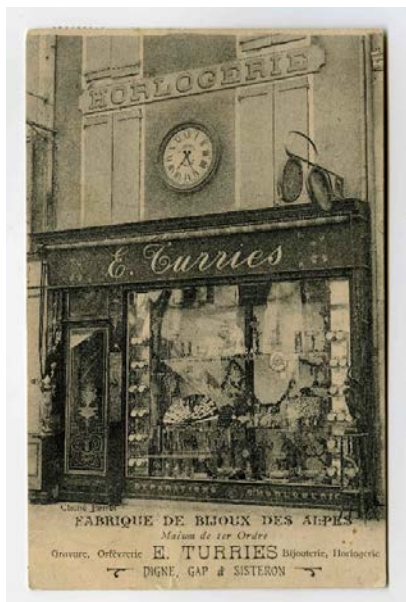


Fig 8 Boutique d'Edouard Turriès à Digne sur le boulevard Gassendi, carte postale, Coll. particulière.



Fig 8' Revers de la broche Turriès portant le poinçon de l'atelier. Coll Musée Gassendi

Un champlevé était ensuite soudé sur la base formant un coffre dans lequel la pentacrine serait collée, des billettes soudées aux pointes de l'étoile achèvent la forme.



fig. D. Ensemble de croix en argent avec des pentacrine; remarquez les deux croix penchées dont la forme est énigmatique, Coll. particulière.

La fonte à la cire perdue trouve son emploi pour des bijoux tels les giletières, les chaînes de montre ou les bracelets. Le modèle, façonné dans une cire rigide par le bijoutier, sera moulé et le métal coulé dans ce moule. La méthode permet ainsi de produire des petites séries de manière plus économique. La qualité de la pièce tiendra surtout au travail du ciseleur qui apportera la finition et les éléments décoratifs. Le travail par estampage du métal laminé sur une forme, est adapté pour la réalisation des boutons ronds tels ceux pour manchettes, pour les pièces en forme de "besans" assemblées en colliers. Dans ces cas la place de l'étoile est découpée après l'estampage. Cette technique sert aussi à préparer divers éléments du bijou comme les fleurs d'edelweiss et leurs feuilles, pour un modèle apprécié. Les tas en acier pour l'estampage sont commandés à des fabricants spécialisés qui proposent des formes et décors sur catalogue que le bijoutier pourra combiner.

L'outillage du bijoutier est pérenne, dans le fonds de l'atelier Turriès, l'on retrouve une plaque de filières de la maison Mahaut de Paris datée de 1780. La fabrication des matrices spéciales pour le décolletage avec la presse à balancier commandées à ces mêmes fournisseurs devait constituer un investissement important pour les ateliers.

Poinçons de titre et de maîtrise

Pour garantir le titre des métaux précieux, un poinçon de garantie est généralement frappé sur le bijou, les règles ont été établies par la loi du 19 brumaire an VI (1797). Le poinçon de titre, qui garantit la teneur en métal précieux, remplace le poinçon de jurande. En 1809 est décidé que les marques des départements différaient de celles de Paris. L'ordonnance de 1817 divise la France en neuf régions avec chacune un poinçon différent. En 1838 un seul poinçon



fig 9. Hochet. Argent, nacre et pentacrine. Vers 1920. Coll. Musée Gassendi

remplace le poinçon de titre et de garantie ; LE DIFFÉRENT, petit signe particulier à chaque bureau de garantie, est inclus dans ce poinçon. Pour les pièces en argent le crabe est employé dans les départements jusqu'en 1981, de même un poinçon de maître propre à l'artisan complète le marquage. Le poinçon de maître souvent inscrit dans un losange emploie habituellement les initiales du bijoutier ou un monogramme dérivé de celles-ci.

Dans le cadre de la production dignoise, ces poinçons ne sont pas systématiquement utilisés, les principaux relevés sont ceux de Colomb, Cotte, Vivian, Turriès et Ferréro. Antoine Colomb marquait de préférence les pièces exceptionnelles en toutes lettres "*Colomb à Digne*", c'est le cas pour le clavier et la boîte à timbre des collections du musée Gassendi. Le hochet pièce unique de commande daté des années 1920, porte le seul poinçon de titre.

Le bijou intimement lié au costume

La société rurale représente les trois quarts de la population française à l'aube du XXe siècle et elle n'est pas uniforme. En Provence, les vallées montagneuses des Basses-Alpes sont plus pauvres que les grandes plaines du littoral de la Méditerranée et que les villes comme Arles, Aix-en-Provence ou Marseille.

À Digne, chef-lieu du département des Basses-Alpes, au début du XIXe siècle, vit une population bourgeoise relativement aisée, soucieuse de suivre la mode parisienne, et, dont le costume traduit l'ambition et le statut social. Ce phénomène est amplifié par la rapidité des moyens de transport (due au développement du chemin de fer) et facilité par la naissance des magasins de nouveautés où l'on trouve des vêtements de confection.

Peu d'images nous sont parvenues de la société rurale dont les moyens étaient réduits et pour lesquels les vêtements devaient être sombres, peu salissants et solides, et le bijou rare, voire absent.



fig 10. Portrait de dignoise portant une broche en forme de comète et une épingle à cheveu de type « tremblante ». Le modèle « comète » figure parmi les plus connus, fabriqué et diffusé par tous les ateliers. La croyance populaire attachait les bijoux "comète" au passage de celle de Halley en 1910, or ce bijou est porté par les dignoises dès 1886. Fonds Arnaud. Coll. particulière.

Ce sont les photographies qui nous renseignent le mieux sur le port des bijoux. L'important lot de photographies sur verre, du fonds Arnaud, photographe dignois entre 1886 et le début du XXe siècle, aimablement mis à la disposition du musée par M. Jean Aignan est, à ce titre, un document extrêmement riche d'informations sur la population citadine des Basses-Alpes de la fin du XIXe siècle.

Au quotidien, le vêtement reste simple et austère. Les photographies des Dignoises témoignent du désir de paraître en vêtement de cérémonie avec les bijoux, image durable d'un moment privilégié.

Si on compare les plaques de verre du fonds Arnaud à celles du fonds Saint-Marcel Esseyric, on ne peut que constater que la population rurale est absente de ces clichés. L'examen des vêtements portés par l'ensemble des femmes photographiées par Arnaud indique une population aisée. La plupart des femmes, jeunes et âgées, sont vêtues de façon assez homogène : corsage à col haut et d'une jupe froncée. Les cotonnades – étoffes de coton imprimées nommées « indienne » dont Marseille est la capitale incontestée – sont présentes.

Les usages du bijou : parure, vêtue, religion

L'unique travail conséquent qui a été mené sur les bijoux régionaux reste la remarquable étude de Claudette Joannis dont nous avons adopté la méthodologie pour répertorier les formes des bijoux de Saint-Vincent et les classer par fonction et par type.



fig E. Clavier. Argent et pentacrines. Attribut de la femme mariée, servait à porter à la taille les clefs et des petits outils de couture. Collection particulière.

Les fonctions sont de quatre ordres : symbolique, religieuse, sentimentale et sociale (ou ostentatoire). Certains bijoux peuvent ainsi être, dans une même fonction ornementaux ou utilitaires.

La fonction utilitaire est en général liée à l'acte d'attacher, de fermer ou de rapprocher et est liée à la vêtue : par exemple, les épingles sont utilitaires comme les claviers.

La fonction symbolique : c'est l'expression d'un langage caché, et nous avons vu précédemment que le bijou de Saint-Vincent s'y rattache par sa fonction magico-phylactique. À cela peut s'ajouter le témoignage du port des bijoux de Saint-Vincent par les Dignois émigrés au Mexique à partir de la moitié du XIXe siècle. Ce signe leur permettait de se différencier des « barcelonnettes » venus des hautes vallées alpines.



fig 11. Portrait de femme dignoise portant une croix attachée à un ruban de velours noir. Fonds Arnaud. Coll. particulière



fig 12. Remarquable ensemble broche et pendants d'oreille en or, gravés. Coll. particulière.



fig F. Exceptionnel collier en or portant des pentacrines articulées. Coll. particulière

La fonction religieuse s'exprime dans deux bijoux : la croix et la colombe du saint Esprit, qui descend du ciel les ailes déployées en symbole vénusien de l'amour, bijou d'ailleurs revendiqué autant par les catholiques que les protestants. C'est un bijou à la double origine : dans la Grèce antique, cet oiseau représentait l'image de l'amour et de la fidélité conjugale, l'oiseau des déesses et de la concorde. La colombe est également l'oiseau que Noé envoie et qui rapporte le rameau d'olivier signe de la paix divine accordée aux hommes. Par la suite les évangiles indiquent « l'Esprit descendit du ciel comme une Colombe ». À partir du Moyen Âge la colombe prend une place prépondérante dans l'iconographie chrétienne ; elle figure la tête en bas et les ailes ouvertes au centre de l'insigne du Saint-Esprit fondé par Henri III.

La fonction sociale joue le même rôle que les éléments du costume. Au nombre de plis de la jupe répondent les riches broderies du châle, la soie du tablier, les dentelles. Le métal employé permet évidemment d'afficher son opulence. Les bijoux de Saint-Vincent en or sont beaucoup moins nombreux que ceux en argent, mais parmi ces derniers, les différences de traitement : exécution de la gravure, complexité des montures en « rivière », articulation des éléments, permettent de distinguer les plus onéreux.

La fonction sentimentale est très présente dans le bijou féminin souvent transmis de mère à fille, ou offert comme présent à la petite fille par la famille, ou par une mère et gravé pour les 20 ans de sa fille.

Elle est particulièrement présente dans les bagues qui restent dans la société rurale le symbole matériel et visible de l'engagement matrimonial. Porté par les femmes et plus rarement par les hommes. Les formes sont nombreuses.

La bague peut aussi témoigner de l'appartenance religieuse : bague protestante avec la croix de Malte qui répondait au pendentif du Saint-Esprit. Ce type de bagues est souvent offert pour la communion ou la confirmation. Les collections du musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM), montrent une bague de Saint-Vincent dont les côtés imitent une fleur de lys. Mais la bague, fragile, souvent portée, est aussi le bijou qui se conserve le plus difficilement.

Épilogue : de l'engouement d'une ville au déclin de la production

La pentacrine devient au début du XXe siècle, l'emblème de la ville comme en témoignent les cartes postales du carnaval de la ville en mars 1921, puis en 1924.



fig.13. Digne, le carnaval de mars 1921, l'Edelweiss. La fête estivale actuelle –corso de lavande- répond aujourd'hui aux nouveaux critères des vacances. Photo Raybaud. Coll. Particulière.

Cette fête traditionnelle qui se déroulait à la fin de l'hiver pour célébrer le solstice deviendra le corso de la lavande en été, après la seconde guerre mondiale.

Le boulevard Gassendi, principale artère de la ville est également décoré avec l'étoile rayonnante et encore en 1960, le rond-point de l'entrée de ville porte le fameux pentagramme. C'est pourtant le chant du cygne pour la fabrication de ce bijou, qui comme pour tous les autres bijoux régionaux, est vivement concurrencée par la consommation de masse et la diffusion des productions nationales par catalogues (Manufrance, etc.). La production et la vente de bijoux de Saint-Vincent s'étiolent au début du XXème siècle et se termine dans les années 1960.

Il est certain que la nature même du gemme compliquait singulièrement la poursuite de leur fabrication. L'approvisionnement des artisans en pentacrines effectué par le ramassage des petits fossiles à la main et en quantité suffisante, a constitué une difficulté majeure, car il n'y a pas de gisement de pentacrines et il est impossible d'organiser leur collecte de manière plus efficace. En outre, sur la quantité de fossiles récoltés, la plupart ne sont pas utilisables dans le cadre de la bijouterie pour laquelle il faut des étoiles bien formées, dont toutes les branches sont entières et le dessin visible, ce qui constitue une gageure pour des fossiles marins vieux de plus de 200 millions d'années.

Chaque pierre, de taille forcément différente, est adaptée à la monture manuellement, ce qui demande habileté et patience et exclu le travail standardisé et mécanisé.

L'ensemble de la chaîne des gestes de l'approvisionnement à la réalisation exigeait une main-d'œuvre abondante, un temps de travail long et donc un coût trop élevé et difficile à

répercuter sur le prix d'un bijou d'apparence modeste. La concurrence avec des bijoux moins onéreux et plus « modernes », plus attractive, sonna le glas de cette production qui fut d'exception.

Aujourd'hui, deux artisans bijoutiers dignois ont repris la fabrication du bijou. La ville de Digne soutient cette action en commandant à N. Mille, une série de pièces destinée à ses invités de marques, associant ainsi à ce métier l'identité de la ville.

Depuis une décennie, la maison Chanel repousse les idées reçues sur l'obsolescence des métiers d'art, réhabilite les savoir-faire artisanaux d'exception et, par association, leur délivre un certificat de modernité. S'inscrivant dans cette direction le musée a confié à une jeune joaillière suisse le soin de créer une ligne contemporaine « Digne d'Etoiles » prochainement exposée à Bienne.



fig 14. Créations actuelles d'Anna Kohler pour le musée gassendi. 2015. Coll. Anna Kohler

Comme pour tout métier d'art, la survie et la conservation des savoir-faire constituent un véritable luxe. À ce titre, plus qu'un « simple » acte de bijouterie, il conviendrait mieux d'appréhender la fabrication des bijoux de Saint-Vincent comme de la joaillerie.